

# À l'origine, la traduction

Autor(en): **Godel, Vahé**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata**

Band (Jahr): - **(1998)**

Heft 28: **Traduction littéraire = Literarische Übersetzung**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1006465>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

*Vahé Godel*

## A l'origine, la traduction

### I

Arménien-Arménie, Haï-Hayastan... L'une des principales figures de l'ancienne littérature arménienne est Moïse de Khorène – qui vécut probablement au VIII<sup>e</sup> siècle. Il accomplit la mission que lui avait confiée le prince Sahak Bagratouni en retraçant l'Histoire de l'Arménie... depuis le héros du Déluge jusqu'en 439, l'année où mourut Mesrop Machtots, inventeur de l'alphabet arménien. Parmi les descendants de Japhet (le troisième fils de Noé), l'auteur mentionne un valeureux archer du nom de Haïk: ayant vaincu le Titan Bêl, Haïk se tailla un domaine allant, d'Ouest en Est, du lac de Van jusqu'au pied du mont Aragats (le plus haut sommet du plateau anatolien après l'Ararat) – ce qui correspond à l'essentiel du territoire historique de l'Arménie. Les Arméniens nomment leur pays "Hayastan": le pays de Haïk. Or, pour les Grecs, observe Moïse de Khorène, ils sont non point des "Haï" mais des "Armên", et pour les Perses et les Syriens, des "Arménik" – nom qu'il fait dériver de celui d'un descendant de Haïk: Aram... Pour les historiens modernes, l'origine de cette appellation demeure incertaine, mais l'on suppose en général qu'elle se situe dans le nom du premier dynaste identifiable de l'Ourartou: Aramé, qui régna vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

Près de trois millénaires séparent le Royaume de l'Ourartou de la République indépendante d'Arménie, proclamée en 1991... Indo-européennes, les tribus arméniennes profitèrent du déclin de l'Ourartou pour en envahir les vallées et en soumettre peu à peu les populations montagnardes. Lente fusion: la langue des conquérants allait être profondément imprégnée par celle, pré-aryenne, du royaume ourartien. Antoine Meillet qui, vers 1920, achève de démontrer que l'arménien est bel et bien un rameau isolé de l'arbre indo-européen,

affirme qu'il "porte dans sa structure, tant phonétique que morphologique, une forte influence caucasique".

L'arménien ("hayérèn") est donc une langue singulière. Comme est singulière l'Eglise arménienne: monophysite et nationale. Et l'écriture: trente-six caractères, inspirés de l'alphabet grec (comme le cyrillique) – à quoi s'en ajoutèrent trois.

La conversion du roi Tiridate III, obtenue, vers 300, par Saint Grégoire l'Illuminateur, fit de l'Arménie le premier Etat chrétien. L'invention de Mesrop Machtots eut lieu tout juste un siècle plus tard: l'Arménie, selon René Grousset, en tira "la conscience définitive de sa personnalité historique et morale, assurant ainsi sa survie et son immortalité".

C'est pour traduire la Bible que Mesrop, à l'instigation du "catholicos" Sahak, dota sa langue d'un système scriptural. En d'autres termes: c'est par *la traduction* que l'Arménie est entrée en Littérature... Tout commence au V<sup>e</sup> siècle: les traducteurs en firent un "Age d'Or". Des traducteurs, qui sont aussi bien de grands théologiens et d'admirables historiens. Plusieurs des anciens poètes de la Chine furent des gouverneurs de province, des princes voire des empereurs. Les premiers poètes de l'Arménie furent souvent des moines (comme Grégoire de Narek) et des ecclésiastiques parfois de haut rang – tel Nersès le Gracieux, qui, au XII<sup>e</sup> siècle, ayant accédé à la fonction suprême, continua de composer non seulement des prières et des hymnes mais aussi, dans la langue du peuple, de savoureuses devinettes: "Il est une belle prairie/ où vont courant des brebis noires/ parmi des milliers d'agneaux blancs./ Un ange est leur berger." (La "belle prairie" n'est autre que *le livre*, dont l'homme de plume, le "berger" du langage, couvre les pages blanches d'une multitude de petits signes noirs.)

Au vrai, nul besoin de traduire, pour "traduire"... *Ecrire*, n'est-ce pas en effet, à proprement parler, *traduire*? Non pas créer, mais (se) transformer – voire (se) transfigurer... Franchir les bornes, et donc transgresser... Trouver refuge sur l'autre rive: s'exiler, se perdre, oui – mais à seule fin de mieux se retrouver.

## II

Né au début du V<sup>e</sup> siècle, grâce à l'invention de Mesrop Machtots, l'arménien classique – le “krapar” – fut donc la langue originelle de la littérature arménienne: celle de l'Eglise, celle des théologiens, des savants, des poètes. Dès les XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle, apparaît une poésie lyrique écrite en langue vulgaire. Issu de nombreux dialectes qui, depuis l'Antiquité, recouvrent deux zones distinctes: l'une orientale, l'autre occidentale, l'arménien populaire accède au statut de langue littéraire dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> – et ne tarde pas à supplanter la langue classique.

C'est dire qu'il existe deux sortes d'arménien moderne: *l'occidental*, en usage dans les communautés du Proche Orient, ainsi que dans une bonne partie de la Diaspora occidentale (Europe et Amériques); *l'oriental*, qui demeure la langue de l'Arménie actuelle (ex-soviétique) et des communautés arméniennes situées au-delà de l'Euphrate – en particulier celles d'Iran. Sans être fondamentales, les différences compliquent quelque peu la compréhension réciproque, tant pour la prononciation que pour le lexique et la grammaire.

Deux langues véhiculaires, et donc deux littératures, qui se sont développées parallèlement, mais selon des normes culturelles et des circonstances historiques très dissemblables.

J'ai grandi dans une famille où l'on parlait l'arménien occidental: née à Brousse vers le début du siècle, ma mère fut déportée avec les siens en 1915, puis habita Istanbul – jusqu'à son mariage avec un Genevois qui enseignait alors dans l'illustre lycée français de Galatasaray, et qui, futur linguiste, amoureux des langues orientales, savait déjà passablement le turc et l'arménien. J'ai étudié l'arménien d'Orient à la faveur de plusieurs séjours en Arménie soviétique – particulièrement en 73.

L'alphabet arménien comprend trente-huit lettres – d'où une exceptionnelle richesse sonore. Les structures grammaticale et syntaxique sont comparables à celles du latin. A des vocables typiquement indo-européens (proches du grec ou de l'iranien), l'arménien allie nombre de mots d'origine arabe ou turque – sans compter les survivances des plus anciennes langues du Caucase (antérieures à l'indo-européen).

Deux sortes d'arménien – et donc, deux sortes de musique... deux sortes de nature non moins que de culture. Plus “poli”, plus fluide, imprégné de douceur méditerranéenne, l'arménien occidental laisse percevoir en filigrane l'esprit des lieux et des langues d'exil. L'arménien d'Orient, au contraire, a quelque chose de rugueux, d'âpre, de sauvage, d'archaïque: c'est la langue des montagnes, des hauts plateaux, des gouffres et des cimes... elle porte la marque de l'âme russe, tout en conservant le souvenir brûlant de l'ancienne Arménie – celle de ce païen génial que fut Tigrane le Grand (fondateur d'un Empire irano-hellénique), celle de saint Grégoire l'Illuminateur, celle des troubadours (dont le plus illustre, Sayat-Nova, mourut en 1795, à Tiflis, tué à coups de sabre dans une église).

### III

Est-ce un hasard si, tout au long de ma bibliographie, les traductions de l'arménien alternent – s'entrelacent – avec les œuvres personnelles? Ma première version (bien maladroitement) du *Chant du Pain* de Daniel Varoujan (1884-1915) parut en 1959, un an après ma première plaquette, *Homme parmi les hommes* (l'une et l'autre aux Editions Seghers).

1969 demeure à mes yeux une date essentielle à plus d'un titre: c'est tout ensemble l'après-Mai 68, le lendemain du Printemps de Prague, la parution, chez Grasset, de *Signes particuliers* (je commence à me reconnaître un semblant d'identité...) et l'année où je découvre l'Arménie (le dégel khrouchtchévien n'est déjà plus qu'un souvenir...). Tout change, dès lors, tout se précise, se creuse, se condense, s'amplifie, se répercute: il me semble pénétrer vraiment dans le réel, percevoir un peu de “la réalité rugueuse”.

*Du même désert à la même nuit* (1978) marque un tournant décisif: ce récit en forme de journal (sans dates) reflète le plus long de mes séjours à Erevan – celui au cours duquel je m'attache viscéralement à ce pays. J'en apprends les usages, la langue (l'arménien oriental, un peu soviétisé). Je m'immerge dans sa mémoire, dans son mystère, dans sa sagesse et sa folie, dans sa culture et sa sauvage-

rie... Grâce à quoi je vais pouvoir traduire non seulement quelques-uns des plus grands poètes du passé (Narek, Koutchak, Sayat-Nova...) mais aussi plusieurs des valeureux contemporains (devenus mes amis), ces dissidents de l'intérieur, qui, comme l'écrit Parouïr Sévak (1924-1971) s'obstinent à cultiver la "solitude de l'arbre", à leurs risques et périls:

Loin de la forêt, seul, debout, sur la colline,  
un arbre. Ah! comme la forêt le raille  
l'exècre ...  
Ce géant solitaire,  
comment donc a-t-il fait pour se soustraire  
à la norme des nains?...

Mes plus récents séjours au pays de Haïk (en 95 et 98) m'ont permis de découvrir une Arménie nouvelle: démunie, désarmée, remâchant son passé, s'interrogeant sur son présent, cherchant à discerner une perspective, un point de mire... mais fière de son indépendance et sachant la défendre, l'affermir, la faire fructifier. J'ai eu la joie d'y retrouver de vieux amis et d'y rencontrer deux jeunes poétesses que j'avais commencé de traduire quelques années auparavant: Mariné Pétrossian (née en 1960) et Violette Krikorian (de six ans sa cadette):

J'apporterai des pierres [murmure la première], j'en emplirai ma chambre.  
Rien qu'un peu de réalité  
dans ce chaos hurlant...

Donnez-moi un cheval qui ne soit pas de feu  
mais qui ne craigne pas les lance-flammes [clame la seconde]...

#### Principales traductions de Vahé Godel:

Grégoire de Narek, *Prières*, Paris, Orphée/La Différence, 1990;  
*La poésie arménienne du V<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, La Différence, 1990;  
Nahabed Koutchak, *Cent Poèmes d'amour et d'exil*, Paris, Orphée/La Différence, 1991;  
*Poésie des régions d'Europe: Arménie*, Namur, Sources, 1993;  
Daniel Varoujan, *Chants païens et autres poèmes*, Paris, Orphée/La Différence, 1994;  
Grégoire de Narek, *Odes et lamentations*, Paris, Orphée/La Différence, 1995;  
Mariné Pétrossian, *J'apporterai des pierres*, Chambéry, Comp'Act, 1995;  
"Sept poètes d'Erevan", *Ecriture* 48, Lausanne, 1995.

## Abstract

Vahé Godel writes in French and has translated many Armenian literary works, past and present. After briefly retracing the historical development of the Armenian language, he describes his own personal and family relationship with the two branches of contemporary Armenian, the eastern and the western. Each has spawned its own distinctive approach to literature.

Born in a family that spoke western Armenian, he made a point of acquainting himself with eastern Armenian. His love of Armenia's language and culture stems both from the fortuitous circumstances of his birth and his own quest for cultural identity.